

## Le dialogue avec la Samaritaine

5<sup>e</sup> dimanche de Pâques, *de la Samaritaine* (Actes 11,19-26,29-30 ; Jean 4,5-42)

*Homélie prononcée par le père André le dimanche 26 mai 2019*

Le Christ est ressuscité !

En ce cinquième dimanche de Pâques, la lecture de l'Évangile nous fait assister à une rencontre émouvante, comme saint Jean a l'art de les raconter, avec une sensibilité qui nous touche profondément, pour nous introduire au cœur même des mystères divins.

La scène se passe au puits de Jacob, en Samarie, près de la ville de Sychar (aujourd'hui Naplouse). Ce puits est maintenant dans l'enceinte d'un monastère, et on peut toujours boire de son eau rafraîchissante. Il est situé sur la route que Jésus a empruntée pour se rendre de Judée en Galilée. C'est la sixième heure, le milieu du jour, il fait chaud, le Seigneur a déjà marché toute la matinée sous le soleil, Il vient de s'arrêter pour se reposer un peu et se désaltérer. Ses disciples sont allés acheter des vivres en ville. Une femme arrive pour puiser de l'eau. Normalement, elle ne doit pas avoir de relations avec les juifs, car elle est samaritaine, donc considérée comme hérétique. De plus, sa situation maritale non conforme, la met en marge de la société : elle a eu cinq maris et celui avec qui elle vit maintenant n'est pas son mari. C'est pourquoi elle ne vient pas chercher l'eau avec les autres femmes à des heures plus fraîches, mais en plein midi.

Celui qui se trouve là, assis au bord du puits, saint Jean nous en a révélé l'identité dès la première ligne de son Évangile : *c'est le Fils unique et Verbe de Dieu, Lumière de Lumière, vrai Dieu de vrai Dieu, notre Créateur, par qui tout a été fait, et qui a daigné se faire chair en ces derniers temps, pour venir habiter parmi les hommes* (cf. Jean 1, 1-14). Ce Dieu qui est *inexprimable, incompréhensible, invisible, insaisissable, toujours existant et sans changement*, comme nous le disons dans la prière eucharistique, c'est Lui qui, en voilant sa divinité par son humanité, se présente devant cette femme et va bouleverser le cours de son existence.

Saint Jean, plus que tout autre, est attentif à l'œuvre divine qui s'accomplit dans les paroles et les actes du Seigneur, qu'il voit comme des *signes*, dans les situations concrètes de la vie courante. Par son sens très fin de l'observation, il a l'habitude de saisir des détails que nous remarquons à peine, mais qui ont une grande signification. Ainsi, au début du récit, à propos de l'itinéraire du Seigneur, il note : *« Il fallait qu'Il passe par la Samarie »*. Il ne s'agit pas d'une nécessité géographique : le Seigneur aurait pu prendre une route plus facile en remontant la vallée du Jourdain. Ce détail indique que la rencontre n'est pas le fruit du hasard, mais qu'elle était voulue par Dieu, dans son dessein de salut.

C'est dans les circonstances apparemment ordinaires de la vie quotidienne, à l'occasion de la corvée d'eau pour la femme, à l'occasion de la fatigue du voyage pour Lui-même, que le Seigneur engage la conversation en demandant : *« Donne-moi à boire »*.

À notre époque, du moins dans nos pays riches, nous ne connaissons plus les corvées d'eau qui étaient le lot de nos grands-parents ou arrière-grands-parents : maintenant, il nous suffit d'ouvrir le robinet. Mais nous connaissons d'autres corvées, d'autres fatigues, d'autres contraintes, d'autres dépendances.

Et, à moins de nous considérer comme justes, comme le pharisien de la parabole qui estimait être en règle avec Dieu et avec sa conscience, *parce qu'il n'était pas comme le reste des hommes, qui sont ravisseurs, injustes, adultères...*, mais nous savons que sa prière n'a pas été agréée par Dieu (cf. Luc 18,9-14), nous pouvons nous reconnaître dans cette femme, avec ses péchés, avec sa difficulté à trouver une stabilité dans sa vie. Même si nous n'avons pas eu plusieurs femmes ou plusieurs maris comme elle, sommes-nous sûrs qu'il n'y a pas quelques zones d'ombre ou quelques désordres en nous-mêmes ?

Si elle n'a pas réussi à stabiliser sa situation maritale, à la fois par l'effet de son péché et par les circonstances de la vie, elle ne se satisfait certainement pas de sa situation, elle aurait sans doute préféré être heureuse avec un vrai mari et une vraie famille. Le Seigneur ne lui fait d'ailleurs aucun reproche, ni leçon de morale. Il ne la juge pas, Il la met en confiance par une attitude bienveillante. C'est avec beaucoup de délicatesse qu'Il l'amène à poser un regard lucide sur sa vie, en mettant le doigt sur ce qui la fait souffrir, et à s'ouvrir à une autre perspective. Touchée au cœur, elle va alors pouvoir se convertir.

C'est donc cette femme que Dieu a choisie pour nous enseigner l'universalité de l'Évangile : l'important n'est pas d'adorer Dieu à Jérusalem ou dans telle autre ville ou sur telle montagne, mais de L'adorer « *en esprit et en vérité* ».

C'est à elle qu'Il a choisi de révéler son identité divine. Lorsque la femme lui dit : « *Je sais que le Messie doit venir, Celui qu'on appelle Christ ; quand Il sera venu, Il nous annoncera toutes choses* », Jésus lui répond : « *Je le suis, Moi qui te parle* ». Par cette phrase d'une simplicité déconcertante, Il confirme qu'Il est bien le Christ, ce qui signifie : Celui qui est oint de l'Esprit-Saint. Mais encore, en disant : « *Je suis* » (Εγώ εἶμι), Il prononce le Nom du Dieu transcendant qui s'est révélé à Moïse dans le buisson ardent : « *Mon Nom est Je suis* » (Ex. 3,14), ce Nom fixé dans le *Tétragramme* (YHWH), que les juifs n'ont pas le droit de prononcer et qu'ils remplacent par *Adonai*, ce que nous traduisons par *Seigneur* (Κύριε en grec, Господи en russe).

C'est chez elle, par-dessus tout, qu'Il suscite le désir des dons divins : « *Si tu connaissais le don de Dieu et qui est Celui qui te dit : Donne-moi à boire, tu Lui aurais toi-même demandé à boire, et Il t'aurait donné de l'eau vive* ». Qu'est-ce que l'eau vive ? Cette eau qui jaillira jusque dans la vie éternelle n'est autre que le don du Saint-Esprit, comme saint Jean le précise un peu plus loin (Jean 7,37-39). L'Esprit-Saint est à la fois une promesse et un don du Seigneur.

De la soif d'eau ordinaire, le Seigneur nous amène à une soif de Dieu, cette soif dont parle le psalmiste : « *Dieu, mon Dieu, pour Toi je veille avant l'aurore. Mon âme a soif de Toi, ô combien ma chair Te désire, dans une terre déserte, sans chemins et sans eau* » (Ps. 62,1-2). La faim, la soif, la fatigue, la maladie... sont des occasions de prendre conscience de la limite de nos forces humaines et de nous apprendre que, fondamentalement, nous avons besoin de Dieu.

Un autre détail indique que la Samaritaine a bien reçu le don du Seigneur : au moment de repartir dans sa ville, elle laisse sa cruche. Elle n'en a plus besoin, car elle est elle-même devenue porteuse de l'eau vive. Et elle peut témoigner auprès des gens de sa ville. D'après la tradition, elle a ensuite suivi le Christ et est devenue sainte Photine (nommée aussi Claire en Occident, Svetlana dans le monde slave).

Retenons que, par cette rencontre avec la Samaritaine, c'est à chacun de nous que le Seigneur veut s'adresser, pour nous faire passer des besoins terrestres au désir des biens célestes, et pour nous en faire don. Il vient à notre rencontre dans nos conditionnements, dans les préoccupations qui sont les nôtres. Sachons reconnaître sa présence, notamment dans la lecture de la Bible (que je recommande de pratiquer régulièrement), sachons entendre sa Parole qui vient nous transformer de l'intérieur.

En vérité Il est ressuscité !